

## JR CRACHER SUR VOS TOMBES

« Aux grands hommes la patrie déliquescence » telle pourrait être la devise à faire figurer dorénavant sur le Panthéon étant donné ce qu'on peut y voir depuis quelques mois : un inquiétant panoramique hygiéniste –pour ne pas dire eugéniste– composé des trognes de centaines de quidams, principalement blancs, jeunes, le sourire forcé et comme tout droit sortis de la série « *Real Humans* ».

« *Le Panthéon, temple de la République* » a-t-on coutume de dire. Mais de quel culte et de quelle République parle-t-on au juste ? Car sorti des immanquables Pierre & Marie Curie, Victor Hugo et Jean Moulin, combien de Français savent que là reposent également Voltaire, Rousseau, Louis Braille, Condorcet, Zola ou Jean-Jaurès ? Quand aux noms de Cabanis, Marcelin Berthelot, Jean-Baptiste Baudin, Lazare Carnot, Gaspard Monge, Jean-Étienne-Marie Portalis, s'ils évoquent parfois quelque chose au promeneur au détour d'une plaque de nom de rue, c'est bien tout : la plupart d'entre nous serait bien en peine de dire qui, exactement, furent ces glorieux personnages.

Mais est-ce parce que la société a assez largement perdu la mémoire des inconnus illustres inhumés au Panthéon, que la République a cru pouvoir les faire ensevelir impunément une seconde fois sous un amoncellement épais et grimaçant d'illustres inconnus ? Qu'est ce qui justifiait une telle profanation ?

Le Panthéon avait besoin de travaux, les travaux avaient besoin d'être couverts d'une bâche, et la bâche avait besoin d'être décorée. Très bien. D'habitude c'est avec une pub calamiteuse pour des montres, mais là, soit faute d'annonceurs pour cet emplacement trop haut perché ou à l'écart des grands flux de circulation automobile, soit plus vraisemblablement par un effet pervers de fantaisie bureaucratique, on a préféré des photos de JR!

Comme s'il avait fallu à tout prix faire pallier l'absence de pub à cet endroit par un dispositif esthétique qui en avait tout l'air – avec un photographe se posant lui-même en artiste, mais qui n'en a que l'air.

Le résultat n'est ni de la pub, ni de l'art. Ce n'est rien.

Ce n'est rien, mais sans doute *pas pour rien*. Car le Ministère de la Culture depuis sa création il y a plus de 50 ans, semble ne poursuivre résolument qu'un seul but :

l'abaissement collectif du sentiment de grandeur artistique. Un sentiment qui ne serait certes pas le fantasme d'on ne sait quelle supériorité française supposément perdue, mais plutôt le reflet d'une conviction traditionnelle nourrie des Lumières Universelles, et dont l'éclat bienveillant préservait notre chemin républicain des risques de glisser par mégarde dans quelque flaque nauséabonde de Zemmourine.

Hélas, suivant cette logique implacable d'abaissement jamais contredite depuis l'origine, le ministère de la culture, comme le trahit son nom, aura primitivement veillé à faire remplacer les Beaux-Arts par la Culture, puis la Culture par l'événement et, pour finir, l'événement par le simple rassemblement consensuel, sans autre but déclaré que sa constatation visuelle même, dans une sorte de perpétuelle Nuit Blanche diurne – blanche et brouillée comme le bruit du même nom.

La précédente ministre n'avait-elle pas déclaré: « L'art contemporain peut sembler hermétique à certains, mais je crois au contraire que parce qu'il est *toujours ludique*, parce qu'il suscite toujours un débat, une discussion, il est un excellent outil pédagogique » ? L'art contemporain *toujours ludique* – jusques et y compris au Panthéon, si l'on comprend bien. Et dans ce registre en effet, qui aurait pu incarner mieux que JR cette « pédagogie » de la déliquescence culturelle événementielle du ministère de la Culture à son stade le plus avancé ?

Du fond de son sarcophage, André Malraux qui fut l'instigateur du grand complot de l'État contre l'Art doit bien rire : « *Entrez ici, comme dans un Moulin, tas de Jean* ». Car l'opération JR au panthéon ne relève pas de l'erreur de programmation d'un haut fonctionnaire en fin de carrière. Elle obéit au contraire à une triple logique.

Une logique courtisanesque d'abord : en un temps où ceux qui dirigent le pays sont des médiocres prouvés tandis que ceux qui prétendraient les remplacer sont des démagogues éprouvés ; que la dignité de la fonction présidentielle elle-même a été réduite à une normalité d'exhibitions –casquées ou pas– avec des ex-mannequins ou des starlettes, il importait, sans doute pour ne point porter ombrage à la médiocrité du pouvoir, d'atténuer beaucoup l'aura des Grands Hommes.

Une logique humliliatoire ensuite : Jadis, l'exécution de grands décors éphémères était confiée aux pinceaux des grands peintres. Dufy pour le Pavillon de l'Électricité à l'exposition universelle de Paris en 1937, Fernand Léger pour le Pavillon Français à

l'exposition universelle de Bruxelles en 1935. Il est vrai que c'était du temps où l'art moderne irriguait le reste monde... depuis la France. Autrement dit *avant* l'invention funeste d'un Ministère de la Culture.

Mais aujourd'hui, la rue de Valois n'assume plus pour l'essentiel qu'une fonction de capitale de la RGC (République des Gabelous Culturels), un Etat -fantôme- dans l'Etat, ou le cours du sel culturel y est strictement indexé sur celui du séné institutionnel. Si bien que même un peintre aussi « ludique » et épique que Robert Combas n'y est plus jugé assez *indigne* pour exécuter la besogne du Panthéon : Bien trop populaire, inventif, et surtout trop artiste.

En choisissant pour décorer le chantier du panthéon ce qui pouvait se faire de plus dérisoire et de plus démagogique en matière d'art dans l'espace public, on a bel et bien voulu délivrer au monde artistique un message clair d'humiliation.

Une logique populiste enfin. En 1859, Baudelaire écrivait : « *Un Dieu vengeur a exaucé les vœux de cette multitude. Daguerre fut son Messie. Et alors elle se dit : "Puisque la photographie nous donne toutes les garanties désirables d'exactitude (ils croient cela, les insensés), l'art, c'est la photographie."* À partir de ce moment, la société immonde se rua, comme un seul Narcisse, pour contempler sa triviale image sur le métal. Une folie, un fanatisme extraordinaire s'empara de tous ces nouveaux adorateurs du soleil. D'étranges abominations se produisirent. (...) Quelque écrivain démocrate a dû voir là le moyen, à bon marché, de répandre dans le peuple le goût de l'histoire et de la peinture, commettant ainsi un double sacrilège et insultant ainsi la divine peinture et l'art sublime du comédien. (Salon de 1859, chap. II *Le public moderne et la photographie*). Un siècle et demi plus tard il n'y a rien à retrancher à ces phrases définitives de Baudelaire, hormis peut-être ceci : aujourd'hui, même "l'écrivain démocrate" a été aboli, remplacé par un haut fonctionnaire. En l'occurrence ici, le président hautement rémunéré du Centre des Monuments Nationaux.

L'affaire du Panthéon est grave, car tenter de faire remplacer l'art et les artistes par le désormais sacro-saint "public" en lui laissant croire que c'est lui l'artiste, c'est caresser le peuple dans le sens du néant collectif. Et cela porte un nom : le populisme culturel.

Or la météorologie politique étant de plus en plus menaçante, on frémit à l'idée de ce qui pourrait être de facto en train de se jouer pernicieusement ici, dans un ministère historiquement de gauche, mais tenu par des caciques blanchis sous les harnais de la droite

et qui chercheraient – sans même s’en rendre compte peut-être – à se donner par avance des gages de “populairement-correct” dans l’hypothèse de futurs incertains...

La rénovation du Panthéon aurait pu être l’occasion idéale de faire du pédagogisme républicain. Pourquoi n’avoir pas tout simplement fait imprimer en grand sur le bâtiment, les figures et les noms de tous les personnages parfois mal connus qui reposent à l’intérieur ? Gageons qu’une telle idée, si elle affleura jamais de l’esprit de quelque fonctionnaire, aura de toute façon été rejetée –car trop évidente, ou pire trop “Lavissienne”– par la petite camarilla mondaine qui, depuis l’époque où Henri Maurel, le président de Radio-FG, dirigea la communication et le mécénat du CMN au début des années 2000, n’a cessé de faire dériver cette institution publique vers un développement ultralibéral modeux et mercantile de plus en plus débridé, et qui transforme les monuments historiques en tiroirs-caisse, le peuple en troupeau touristique et le visiteur en vache à traire.

Cette panthéonade indigne, orchestrée par une espèce de James Agee âgé associé à un jeune Walker Evans JR ne restera dans les mémoires que comme le triste tableau en creux d’un ministère en crise. Son titre? “Humilions Maintenant Les Grands Hommes”.

Olivier Blanckart

Photographe, sculpteur et critique d’art amateur.